

Table des matières

Introduction	1
1 Dispositif de recherche	2
1.1 Présentation du lieu de stage.....	2
1.2 Contexte de la rencontre avec Joseph.....	3
1.2.1 Le premier contact.....	3
1.2.2 Éléments d'anamnèse.....	5
1.2.3 Le choix de Joseph.....	6
1.2.4 Cadre de la rencontre.....	7
1.2.5 Le choix du nom.....	8
1.3 Dynamique relationnelle.....	8
1.4 Limites de la recherche.....	9
1.5 Synthèse.....	10
2 Matériel clinique	11
2.1 Avant-propos.....	11
2.2 L'épreuve de confiance.....	11
2.3 Les figures parentales dans le discours de Joseph.....	12
2.3.1 « Mon père ».....	13
2.3.2 « Ma mère ».....	15
2.4 L'expérience du non-dit.....	16
2.5 Une famille sans parole.....	18
2.6 Joseph et la relation duelle.....	19
2.7 La question du paradoxe.....	19
2.8 Problématique.....	21
2.9 Synthèse.....	22

3 Pistes de compréhension	23
3.1 Absence de sens et cadre familial.....	23
3.1.1 Le travail de l'origine	23
3.1.2 L'expérience du non-dit comme manque à comprendre.....	24
3.1.3 Un cadre familial non-adapté.....	25
3.1.4 Aux origines du manque à comprendre dans l'histoire de Joseph.....	26
3.2 Joseph et la relation duelle.....	27
3.2.1 La question du cadre et de l'exclusivité.....	27
3.2.2 Les paradoxes de Joseph	29
3.3 Synthèse.....	32
 Conclusion	 33
 Bibliographie	 34

Introduction

La réalisation de ce mémoire s'est faite en lien avec le stage que j'ai effectué en foyer d'accueil occupationnel. C'est un lieu qui accueille des adultes déficients mentaux ou avec une pathologie psychique comme la psychose. Au sein de cette institution, j'ai mené un travail en tant que stagiaire psychologue auprès des résidents sous forme d'entretiens cliniques.

C'est dans ce contexte que j'ai rencontré Joseph, un homme âgé de cinquante-huit ans, résident de la structure depuis plus d'une dizaine d'années, diagnostiqué comme schizophrène. Je l'ai rencontré plusieurs fois au cours de ce stage selon une modalité de cadre particulière. Il s'agira tout au long de ce mémoire de comprendre l'histoire passée et actuelle de Joseph à partir de mes investigations et d'apports théoriques. Je présente ici une piste de lecture possible du cas.

Ce travail s'articule en trois axes. Le premier reprend le contexte de cette recherche et le cadre dans lequel elle s'est effectuée. Le second regroupe le vécu de la rencontre et le matériel clinique qui a pu être recueilli. Une problématique sera dégagée à l'issue de cette partie. En dernier lieu, il sera question de mettre en lien les données cliniques avec la théorie afin de proposer des pistes de sens à ce cas clinique.

1 Dispositif de recherche

1.1 Présentation du lieu de stage

Le foyer de vie dans lequel j'ai réalisé mon stage de Master 1 est un endroit où vivent quatre-vingts résidents en continu toute l'année. Ce sont tous des adultes âgés de dix-huit à soixante-cinq ans. Certains présentent un handicap mental, le plus souvent une déficience intellectuelle, tandis que d'autres ont une pathologie du psychisme comme la psychose. La structure comporte cinq unités, autrement appelées maisonnées. Deux font partie du foyer d'accueil médicalisé (FAM), les trois autres forment le foyer d'accueil occupationnel (FAO). Les habitants du FAM ont besoin d'une assistance médicale au quotidien à cause de leurs lourds handicaps. Ceux du FAO sont beaucoup plus autonomes, du moins sur le plan médical. Les maisonnées sont organisées selon le niveau de handicap et de dépendance des résidents. Ainsi, l'unité une regroupe les personnes les plus autonomes tandis que l'unité cinq accueille ceux qui sont vraiment dépendants. L'ensemble des résidents est assisté par des professionnels du social et de la santé, à savoir : des aides médico-psychologiques (AMP), des moniteurs-éducateurs (ME), des aides-soignants (AS) et deux infirmières. À ces derniers s'ajoutent la psychologue de l'institution, deux éducateurs spécialisés (ES) et une cadre socio-éducative. Pour l'entretien des lieux et l'intendance, une équipe hôtelière assure la propreté et la salubrité des locaux.

La mission principale de l'institution est d'offrir aux résidents un lieu de vie sécurisé et adapté à leur handicap et leur psychopathologie. Le foyer de vie n'est pas un lieu de passage, c'est un endroit où l'on demeure. Cela se remarque dans le langage, en effet, l'appellation « patient » est remplacée au profit du mot « résident ». Il faut bien comprendre que les usagers sont vraiment chez eux. Tous les jeudis se tient une réunion de synthèse pour un résident donné. Au cours de celle-ci, l'équipe encadrante, avec la participation de l'intéressé, détermine si le foyer correspond toujours à ses besoins. Il est fait un point sur le projet individualisé du résident et ses envies pour l'année à venir. Chaque résident effectue sa synthèse une fois par an.

Le foyer de vie propose une multitude d'activités à ses résidents. Libre à eux d'en faire ou non, mais il est certain que celui qui s'y investit n'aura pas le temps de s'ennuyer. Les activités sont variées, cela va des sorties sportives aux ateliers d'arts plastiques ainsi qu'à des découvertes culturelles. La plupart des résidents sont heureux de pouvoir en profiter. De son côté, l'institution remplit bien sa fonction « occupationnelle ». Je suis intervenu au sein du foyer principalement sur la maisonnée une. Cette unité comporte seize résidents qui sont les plus autonomes d'entre tous. Cela signifie par exemple qu'ils peuvent sortir seuls de l'institution pour aller faire une course, qu'ils sont capables de gérer un budget hebdomadaire ou encore de participer à l'entretien sanitaire de leur lieu de vie. J'ai répondu à la demande de quelques résidents qui exprimaient un besoin d'écoute. Je les ai suivis en entretien plusieurs mois : certains assidûment toutes les semaines, d'autres de manière plus sporadique comme une fois par mois. Dans ce contexte, j'ai rencontré Joseph, le cas qui nous intéresse, au tout début du stage.

1.2 Contexte de la rencontre avec Joseph

1.2.1 Le premier contact

La première rencontre avec Joseph s'est faite lorsque j'ai été présenté aux résidents par la ME (moniteur-éducateur) de la maisonnée. Il était alors en compagnie de sa petite amie Léni, dans un des couloirs du foyer. D'emblée, Joseph manifeste un besoin d'écoute auquel je pourrais répondre. J'accepte sa demande et lui propose un suivi qui commence la semaine suivante. La forme du suivi n'a pas été définie clairement entre Joseph et moi. Le premier entretien a eu lieu dans sa chambre à sa demande, et les suivants, nous le verrons plus en avant, ont toujours pris place dans des endroits choisis par Joseph. Pour le moment, je vais mettre en avant le début de ma relation avec Joseph et la rencontre face à son énigme. Joseph est un homme âgé de cinquante-huit ans de taille moyenne et assez corpulent. Sa démarche est maladroite, il se déplace avec difficulté et souffle beaucoup. Il parle fort et avec aisance. Il emploie un vocabulaire adapté à la discussion qu'il est en train de mener, sa parole est fluide. Il rit souvent et parfois sans raison. Joseph s'intéresse à l'informatique et à la musique. Il pratique la guitare de manière ponctuelle avec l'aide d'un encadrant de la maisonnée. Il dispose également d'un appareil photo qu'il utilise rarement. Il réalise les photos de groupe lors de sorties au foyer. Ce sont ses principaux centres d'intérêt.

La compagne de Joseph, Léni, est une femme de taille moyenne. Tout comme Joseph, elle se déplace lentement et difficilement. Elle parle peu et a la voix rauque. Elle est un peu plus âgée que Joseph (soixante ans). Son discours porte souvent sur des plaintes somatiques. Elle dit souffrir des mains et du dos. Elle consulte régulièrement un médecin pour cela. Elle manifeste également de l'inquiétude quant à la vieillesse et au déclin de ses capacités physiques et mentales. Elle dit « avoir peur » de vieillir. Joseph et Léni forment un couple qui parle peu. Ensemble, ils réalisent quelques activités au foyer de vie comme les ateliers d'arts plastiques ou les sorties de groupe. Ils occupent la plupart de leur journée en regardant la télévision dans la chambre de Joseph. Il est à noter que j'ai peu connu Léni durant mon stage au foyer de vie. Lorsque Joseph parle de Léni, il dit qu'il tient à elle, il l'appelle souvent sa « rose ». Joseph semble attaché à elle.

Dès le début de cette rencontre, je me suis interrogé au sujet de Joseph. Notre premier contact m'a laissé perplexe. En effet, il m'a très sérieusement demandé si, puisque je venais d'Angers, je connaissais la « soucoupe ». Je lui ai demandé de quelle « soucoupe » il parlait. Il ne m'a pas donné plus d'information à ce sujet, m'indiquant seulement : « c'est bizarre qu'on laisse une soucoupe comme ça, tu trouves pas ? ». En vérité, après avoir demandé aux encadrants de la maisonnée s'ils connaissaient la « soucoupe de Joseph », il s'est avéré que ce dernier parlait du complexe marchand de l'Atoll à Angers. Il ne l'a lui-même jamais vu, mais ce qu'il a pu entendre lui a laissé une forte impression. Cela m'a laissé un *sentiment d'inquiétante étrangeté* (Freud, 1919). En effet, quelque chose me dérangeait dans ce que me renvoyait Joseph, comme un malaise. Le sentiment d'inquiétante étrangeté renvoie bien à cette crainte de l'autre : « Le sentiment d'inquiétante étrangeté coïncide tout bonnement avec ce qui suscite l'angoisse en général » (p.213-214), « la notion d'incertitude intellectuelle ne nous est d'aucun secours pour la compréhension de cet effet » (p230-231). Ce sentiment a eu tendance à s'atténuer avec le temps, cependant je n'ai jamais cessé de le ressentir.

Je vais maintenant présenter les informations concernant l'anamnèse de Joseph ce qui nous permettra à la fois de connaître son histoire clinique et de comprendre sa présence en institution.

1.2.2 Éléments d'anamnèse

Les informations qui suivent viennent à la fois des propos de Joseph sur sa propre histoire et de son dossier. Joseph est né en 1957. Issu d'une famille modeste, il est le dernier d'une fratrie de cinq enfants. Il a trois sœurs et un frère. Tous sont encore vivants. Selon le dossier, aujourd'hui, Joseph n'a de contact régulier qu'avec l'une de ses sœurs, qui est également sa tutrice. Il rend toutefois visite à peu près une fois tous les deux ans à son frère aîné. Nous n'avons pas d'informations écrites sur son enfance, son histoire écrite commence à l'âge de onze ans. Son père, ouvrier en bâtiment décède cette année-là d'une leucémie. Joseph me répète souvent qu'à la mort de son père, sa famille l'a abandonné et qu'il aurait pu entreprendre de grandes études car son père l'y aurait poussé. Sa mère, femme au foyer, a dû trouver un emploi suite au décès de son mari. À l'adolescence, il entre dans un collège technique pour suivre différentes formations comme la menuiserie ou la mécanique. Il abandonne systématiquement avant l'obtention de son diplôme. De plus, il n'assiste pas à l'ensemble des enseignements, il se détache de l'école et parfois « erre dans la rue » selon ses dires. Il soutient aujourd'hui que ces études l'ennuyaient. À la fin de sa scolarité, vers 18 ans, il travaille dans différentes usines comme Yoplait ou Renault. Je ne sais pas ce qu'il y faisait exactement, toutefois, Joseph semble mal s'adapter à cette vie puisqu'il m'a dit qu'il avait été renvoyé de ces entreprises car ses supérieurs lui auraient dit qu'il travaillait « mal ». Selon le dossier, en 1978, à l'âge de 21, Joseph entre en dépression. Ce terme de dépression est à la fois utilisé dans le dossier et verbalisé par Joseph. Je ne sais pas ce que cela représente vraiment puisque le dossier ne donne pas de plus amples informations au sujet de cette dépression. Néanmoins, à ce propos, Joseph me décrit qu'il parlait « tout seul et très fort » et que sa mère ayant pris peur « a appelé les mecs de l'hôpital pour m'emmener chez les fous ». Il sera hospitalisé sept fois au total de 1978 à 1989. Il n'évoque jamais cette période. Selon le dossier durant ces séjours en milieu hospitalier, les psychiatres diagnostiquent Joseph comme schizophrène. Le tableau décrit est court et superficiel : « sentiment de persécution, mauvais rapport à la réalité, très angoissé, apragmatique et apathique ». C'est la seule description de cette période arrivée jusqu'à nous grâce au dossier. Je ne sais pas si Joseph était délirant. Il est très difficile de l'amener à en parler, à ce propos il me dit simplement que « c'étaient des conneries ». À la fin de sa dernière hospitalisation en 1989, Joseph retourne vivre chez sa mère. Il a un traitement médicamenteux qu'il continue de prendre encore aujourd'hui. Ce traitement a subi plusieurs ajustements au fil des années. J'ignore si un suivi psychologique soutenu a été mis en place de manière parallèle. Toutefois, il est accompagné par une infirmière à domicile, il est

également stimulé par des activités thérapeutiques, grâce notamment, à un hôpital de jour. Joseph se décrit comme ayant alors des difficultés dans la vie au quotidien, son autonomie est relative. Cette période dure une dizaine d'années. En 2000, suite à des problèmes de santé de sa mère, il est hébergé en maison associative. Sa mère décède en 2001. Avant cela, cette dernière avait émis le souhait que Joseph intègre un foyer de vie. C'est ainsi qu'il entre dans l'établissement en 2002. Il y est donc depuis treize ans. Moins d'un an après son entrée au foyer, il se met en couple avec Léni. Ils sont toujours ensemble aujourd'hui.

1.2.3 Le choix de Joseph

Joseph m'a tout de suite choisi comme interlocuteur privilégié. Dès nos premiers échanges, il m'a fait remarquer que je ressemblais à l'un de ses oncles à cause de ma barbe et de ma moustache. Cet oncle semble lui rappeler d'heureux souvenirs car il me dit cela avec le sourire. D'emblée, j'ai l'impression que ma figure lui inspire de la confiance. L'équipe de la maisonnée a été surprise par ce début de relation plutôt réussie car Joseph, pour la plupart des professionnels, demeure quelqu'un d'inaccessible. En effet, il communique peu avec les AMP de l'unité. De plus, il ne participe pas beaucoup aux activités proposées, préférant le calme de sa chambre et la compagnie de son amie Léni. Tous deux ne font pas lit commun. Cependant, leurs chambres respectives ne sont séparées que de quelques mètres. Cette disposition a été voulue par le couple, de plus toutes les chambres doubles de la maisonnée sont occupées. Joseph s'investit peu dans le foyer de vie. Cela ne veut néanmoins pas dire qu'il est discret ou effacé car il peut parfois être violent aussi bien verbalement que physiquement. Par exemple, quand il y a une animosité entre un résident et Joseph, pour une raison quelconque, il n'est pas rare que ce dernier utilise la violence verbale (insultes) et la violence physique (coup de poings ou de pieds) envers le résident avec lequel il est en conflit.

L'incompréhension et le mystère ont été les premiers ressentis que j'ai eus à son égard. Joseph m'a vraiment donné l'impression d'un homme perdu et en errance psychique, cependant je ne pouvais pas expliquer ce sentiment. En m'intéressant à Joseph et à son histoire, j'ai voulu rendre compte du mystère qu'il représentait à mes yeux.

Les quelques points précédents ont déterminé mon choix quant au cas clinique présenté ici. Je crois que Joseph a davantage suscité ma curiosité que les autres résidents que j'ai pu rencontrer pour toutes ces raisons. De plus, il présente un mystère pour l'équipe encadrante de la maisonnée, mystère au sens où on ne le comprend pas, qu'il est difficile d'accès et qu'il communique peu. La rédaction de ce mémoire peut, à ce titre, rendre service à ceux qui travaillent au quotidien avec Joseph.

1.2.4 Cadre de la rencontre

La forme classique du cadre de l'entretien clinique est le huis clos dans un bureau en face à face. Cela ne s'est pas déroulé ainsi avec Joseph : les lieux de rencontre ont été pour le moins atypiques. Nous nous sommes entretenus dans les lieux communs de l'institution (salle à manger, couloirs, etc.), dans sa chambre, dans le parc du foyer, au marché d'à côté : partout sauf dans le bureau du psychologue. Ce cadre clinique spécifique est né à la demande de Joseph et sans résistance de ma part. Nous nous interrogerons dans la discussion sur ce que peuvent représenter ces endroits pour Joseph. Au début de cette rencontre, alors que Joseph me parlait dans le couloir, je lui ai demandé s'il voulait que l'on se voit dans un bureau au calme et à huis clos, il m'a répondu : « pour quoi faire ? On est aussi bien ici ! » avant d'éclater de rire. Je n'ai pas renouvelé cette tentative de poser un cadre immuable. Nous nous sommes rencontrés la première fois dans sa chambre, puis trois fois dans la salle à manger de la maisonnée. Durant trois autres entretiens, je l'ai accompagné au marché, qui est tout près du foyer de vie. Le dernier entretien s'est déroulé dans le parc de l'institution.

Dans ces circonstances, j'ai mené des entretiens cliniques avec Joseph. La durée variait de trente à quarante-cinq minutes. Nous nous sommes entretenus huit fois de cette manière. Il faut bien comprendre que Joseph habite réellement au foyer de vie, c'est son lieu de résidence principal comme tous les autres résidents. Ainsi, lors de mes interventions, je n'étais plus en territoire neutre ou conquis mais bien chez le résident : j'étais chez lui.

1.2.5 Le choix du nom

Le choix du nom pour la lecture de ce cas n'est pas anodin. J'emprunte le nom de Joseph au héros éponyme de Franz Kafka dans *Le Procès* (1925). Joseph K. (le personnage du livre) vit dans un monde bureaucratique et labyrinthique. Il est lui-même agent de ce monde impersonnel puisqu'il travaille dans une banque, il représente le parfait employé : discipliné, obéissant et zélé. Un jour, il est arrêté par deux inspecteurs pour des motifs légaux obscurs. Joseph K. est accusé et en procès, on ne connaît cependant pas l'objet de cette accusation. Durant toute l'histoire, il erre d'instances de justice en cour de procès. À aucun moment, il ne cherche à trouver la raison de tout cela, c'est-à-dire le sujet de l'accusation. Il veut seulement prouver son innocence. Chaque démarche qu'il effectue se conclut par un échec. Les rencontres qu'il fait tout au long de l'histoire se soldent toujours pas des conflits. Ce récit est absurde, de même que la fin tragique où la sentence prononcée à l'égard de Joseph K. dépasse l'entendement. Ce dernier est un personnage qui subit, qui est victime de son destin, qu'il regarde s'accomplir en spectateur de sa propre chute. Je crois que l'on peut faire un parallèle entre ce récit et l'histoire de Joseph, entre ces deux destins. Au début de la rencontre avec ce dernier, j'ai vraiment eu l'impression qu'il était égaré, qu'il ne comprenait pas le monde dans lequel il vivait et que lui-même était incompris, tout comme le personnage de Kafka. Joseph m'a tout de suite fait penser à ce héros de fiction, c'est la raison pour laquelle j'ai choisi ce nom d'emprunt. De plus, le nom de sa compagne Léni est également emprunté à ce même récit puisqu'il s'agit d'une femme avec laquelle Joseph K. entretient une relation amoureuse.

1.3 Dynamique relationnelle

La relation que j'ai entretenue avec Joseph renvoyait à une dimension de proximité voulue par le cadre. En effet, nous nous sommes vus dans des endroits qu'il a l'habitude de fréquenter. J'accédais ainsi à une place moins neutre que celle du psychologue dans son bureau, j'étais plus proche du résident. J'ai maintenu les barrières de langage tout au long du suivi : le vouvoiement et la politesse étaient de mise. Le contexte institutionnel du foyer de vie fait que ce rapprochement dans la relation psychologue-résident est possible car comme évoqué plus haut, nous intervenons chez le résident. J'ai été satisfait du fait que Joseph soit facilement venu vers

moi. Bien que d'autres résidents l'aient fait, Joseph a été le premier à me manifester de l'intérêt. De plus, c'est un homme qui m'a, tout au long de nos rencontres, surpris par l'étendue de ses connaissances et ses compétences dans la photographie (qu'il met cependant rarement à l'épreuve).

De son côté, je crois que Joseph m'a tout de suite fait confiance. Il avait bien compris que j'agissais dans le foyer en tant que stagiaire psychologue, cependant j'ignore s'il comprenait vraiment ce que cela signifiait. En tout cas, il a su trouver une oreille attentive pour l'écouter. La première impression qu'il s'est faite de moi, avec la ressemblance à l'un de ses oncles, me semble-t-il, a servi de première base à une alliance thérapeutique durable. Il était aussi vrai que nous partagions plusieurs points communs, comme un vif intérêt pour la pratique de la guitare et l'informatique.

1.4 Limites de la recherche

Il existe deux principales limites à cette recherche. La première porte sur le cadre de la rencontre décrite plus haut. On peut se demander : si les entretiens s'étaient déroulés dans un cadre plus classique (bureau à huis clos), le matériel clinique aurait-il été le même ? L'alliance thérapeutique aurait-elle été la même ? Ce que m'a dit Joseph aurait pu différer d'un cadre à l'autre, d'une circonstance à une autre. Tous les deux, nous avons implicitement fonctionné dans ce contexte. Néanmoins, il convient de garder à l'esprit que cette spécificité de ce cadre constitue à la fois une force et une limite à ce travail de recherche. La deuxième limite se situe dans la lecture du cas clinique, en particulier les pistes de compréhension qui sont proposées plus bas. Il serait prétentieux de ma part de prétendre avoir tout dit sur Joseph. Ainsi, la lecture que je propose ici repose sur un travail de recherche précis et ciblé. Ce travail peut différer dans la mesure où je me suis appuyé sur tels ou tels auteurs, et non sur d'autres. Le lecteur trouvera donc ici quelques pistes de sens et non la certitude d'avoir élucidé la problématique de Joseph.

1.5 Synthèse

Dans cette partie, j'ai présenté succinctement l'institution dans laquelle j'ai effectué un stage. C'est un foyer de vie qui accueille quatre-vingts résidents adultes atteints de handicaps mentaux ou d'une pathologie psychique. Ils sont accompagnés au quotidien par une équipe de professionnels du secteur médico-social. La structure est divisée en cinq maisonnées ou unités. Je suis intervenu sur la maisonnée une.

J'y ai rencontré Joseph, un homme âgé de cinquante-huit ans, qui est arrivé dans cette institution en 2002. J'ai présenté son parcours de vie à travers son anamnèse. Joseph a perdu son père à l'âge de onze ans, il a par la suite vécu avec sa mère jusqu'à l'âge de ses vingt-et-un ans. Suite à une dépression, (ce terme est issu du dossier) Joseph a été hospitalisé en psychiatrie à sept reprises durant de nombreuses années. Il a intégré le foyer de vie après le décès de sa mère. Il a trois sœurs et un frère, cependant il n'a de contact régulier qu'avec l'une de ses sœurs qui est également sa tutrice. Le nom d'emprunt que j'ai attribué à Joseph vient du personnage principal de *Le Procès* de Kafka (1925).

J'ai également décrit le cadre et le contexte de la rencontre, c'est-à-dire la temporalité, les lieux et le nombre d'entretiens. J'ai réalisé huit entretiens cliniques avec Joseph dont la durée variait de trente à quarante-cinq minutes. J'ai aussi décrit la dynamique relationnelle qui a existé entre Joseph et moi. Pour finir, j'ai déterminé les limites de cette recherche en lien avec le cadre clinique et la lecture du cas de Joseph que je propose ici.

2 Matériel clinique

2.1 Avant-propos

Ce qui suit détaille le contenu des entretiens que j'ai eus avec Joseph. L'objectif est de suivre un fil conducteur dans cette rencontre. Ce fil mène à une interrogation posée sous forme de problématique à la fin de cette partie. Les rencontres avec Joseph se sont organisées dans un espace-temps précis. Il y a eu des étapes dans cet accompagnement, chaque sous-partie rend compte de cela. Le contenu des rencontres qui suit est organisé de manière chronologique, du premier au dernier entretien. Je présenterai également des éléments cliniques rassemblés en dehors des entretiens.

2.2 L'épreuve de confiance

Le premier entretien fut mené dans la chambre de Joseph, une semaine après notre première rencontre. C'est lui qui a choisi ce lieu et m'y a invité. Une fois entré dans sa chambre, je me sens immédiatement mal à l'aise, comme si j'avais fait effraction dans l'intimité d'un inconnu. Joseph me tend un fauteuil. Alors que je m'assois, lui reste debout devant moi sans rien faire, je l'invite donc à s'asseoir en face de moi, avec la volonté d'être au moins sur un pied d'égalité sur nos positions physiques respectives. Il commence par me dire, alors que j'examinais la pièce : « Voilà, c'est chez moi, comment tu trouves ça ? ». L'endroit est propre et soigné, une unique fenêtre éclaire faiblement la pièce. Un pan de mur est recouvert de posters d'automobiles. Il y a un bureau sur lequel est rangé l'ordinateur portable de Joseph et où est posée une petite télévision. C'est une chambre qui me paraît classique. Un seul détail me saute aux yeux et aux oreilles dans le silence de mon observation du lieu : c'est la présence de quatre horloges et réveils positionnés de parts et d'autres du lit. C'est un détail assez troublant et qui me laisse perplexe, d'autant plus que les quatre tic-tac simultanés résonnent fortement et m'empêchent de me concentrer. Je finis par répondre à Joseph que sa chambre est très bien, je lui demande s'il est du même avis. Il me répond par l'affirmative. Ensuite, il va passer une demi-heure à me présenter tout son matériel : sa télévision, ses instruments de musique, ses fiches pour apprendre la guitare, son ordinateur portable. J'assiste à un véritable défilé d'objets préférés de Joseph. Il m'explique comment il se sert de chaque appareil, à quelle fréquence, son niveau à la guitare et sa

compréhension de l'informatique. Il me pose quelques questions techniques à ce propos auxquelles je réponds puisque je pratique la guitare et maîtrise l'outil informatique. Au bout d'une demi-heure, nous sommes interrompus par Léni qui vient frapper à la porte, provoquant ainsi la fin de l'entretien puisqu'elle voulait parler à Joseph seul à seul et que ce dernier avait fini de me montrer ses objets. Je lui demande s'il souhaite que l'on se revoie pour continuer le suivi. Il répond en me remerciant pour le temps passé et me dit qu'il reviendra me voir (alors que c'est moi qui étais chez lui) une prochaine fois.

Je sors de cette chambre en ayant l'impression d'avoir passé un test. C'est comme si Joseph m'avait soumis à une épreuve de confiance. Ce premier entretien dans la chambre a été marqué par cette mise à l'épreuve. En me faisant découvrir son univers, le lieu intime que représente sa chambre et en me présentant tout son matériel, je crois que Joseph a voulu confirmer la première impression qu'il a eue envers moi, à savoir celle d'un bon objet, de quelqu'un de confiance (rappelons qu'au tout début de notre rencontre, il m'avait identifié comme ressemblant à l'un de ses oncles, dont il avait gardé d'heureux souvenirs). À cet égard, je crois que le « test » a été une réussite. L'alliance thérapeutique était née. À la fin de ce premier entretien, nous n'avions noté aucune autre date pour un nouveau rendez-vous avec Joseph. Il m'a dit simplement qu'il reviendrait me voir, ce qu'il fit, trois semaines plus tard dans la salle à manger de la maisonnée.

2.3 Les figures parentales dans le discours de Joseph

Cette sous-partie regroupe six entretiens, trois dans la salle à manger et trois autres au marché. Dans le titre, j'évoque les figures parentales de Joseph car ces figures seront fortement présentes à tour de rôle durant ces six entretiens. Les entretiens de la salle à manger seront marqués par la figure paternelle tandis que la figure maternelle apparaîtra dans le discours de Joseph au marché.

2.3.1 « Mon père »

Une matinée, alors que je raccompagnais un autre résident de la maisonnée que je suivais en entretien, je m'arrête dans la salle à manger pour saluer les résidents que je n'avais pas encore vus ce jour-là. Joseph, qui était seul à regarder par la fenêtre, attire alors mon attention en me faisant signe. Nous nous saluons et il me demande si j'ai du temps devant moi car il aimerait que l'on discute. C'est ainsi que débute notre second entretien. Nous sommes donc près de la fenêtre dans la salle à manger. Quelques résidents sont aussi présents, ils regardent une émission sur la télévision commune, ils échangent sur ce qu'ils voient. Il est à noter que les deux prochains entretiens qui ont aussi lieu dans la salle à manger se sont déroulés à la demande de Joseph et dans les mêmes circonstances.

Joseph commence l'entretien par commenter le passage des camions qui traversent constamment la route que nous voyons par la fenêtre : « ils font un travail dur les camionneurs. J'ai fait des trucs un peu pareils quand j'étais jeune, j'ai bossé chez Yoplait et Renault. Ça rigolait pas ». À ma demande, il me décrit ensuite son travail d'ouvrier d'usine de l'époque, précisant à chaque fois que ces emplois n'ont duré que chacun six mois au maximum. Soit Joseph partait de lui-même car cela ne lui plaisait pas, soit il se faisait renvoyer parce qu'il n'était pas assez efficace pour le travail en question. Puis, il fait allusion à son père qui travaillait aussi dur. Il évoque alors pêle-mêle les centres d'intérêts de ce dernier, à savoir : les automobiles, l'accordéon et son travail de maçon. C'est la première fois que Joseph me parle de son père : dans son discours, à son propos, il emploie le passé, cependant, il m'était impossible de déterminer si ce père était encore de ce monde ou non. Je n'avais pas encore lu le dossier de Joseph, je ne connaissais pas son histoire de vie. L'entretien se termine au bout d'une trentaine de minutes. Je rencontre Joseph deux fois de plus dans la salle à manger les deux semaines suivantes, dans les mêmes circonstances que la première fois.

Lors du deuxième entretien, il parle de souvenirs avec son père : « on partait en vacances tous les ans avec mon père », « c'était un bosseur mon père », « avec mon père, on faisait des tours à mobylette ». Il me raconte la vie de ce père qui semble être idéalisé. Il n'y a que des bons souvenirs et il semble ému et apaisé lorsqu'il en parle. Je me fais la réflexion qu'à ce moment du suivi avec Joseph, je connais davantage la vie de son père que la sienne. Joseph ne parle que de lui durant cet entretien, je ne connais pour le moment pas le reste de sa famille.

Lors du dernier entretien dans la salle à manger, Joseph me parle de ses projets personnels. Il envisage de reprendre une formation de menuiserie. Il émet aussi le souhait de travailler dans le bâtiment. Lui-même ne sait pas vraiment ce qu'il veut y faire mais il verbalise le souhait de travailler dans ce domaine. Joseph veut aussi passer son permis pour « gagner en autonomie ». Il manifeste également le désir de conduire une moto ou une mobylette, peu lui importe. Je lui demande alors s'il souhaite à terme quitter le foyer, il me répond que non et « je serais perdu et surtout tout seul ». Après le déjeuner, il soumet ses différentes envies aux encadrants de la maisonnée. Ces derniers lui répondent qu'ils vont réfléchir à cela mais qu'en raison de l'âge de Joseph (cinquante-huit ans), de ses faibles ressources financières et de sa situation de résident en foyer, il serait difficile de faire aboutir de tels projets, cependant ce n'est pas irréalisable. Joseph grommelle face à ces réponses qui ne le satisfont pas. Il regagne ensuite sa chambre, mécontent. Après cela, les encadrants m'expliquent que Joseph vient souvent leur faire part de ses projets personnels. En plus des raisons évoquées ci-dessus, cela n'aboutit jamais car Joseph les abandonne systématiquement quelque temps après.

Durant ces rencontres, Joseph a évoqué directement son père à de nombreuses reprises. J'ai été surpris d'apprendre par la suite que ce dernier était décédé il y a si longtemps (il y a plus de quarante ans). En effet, j'ai consulté le dossier de Joseph après ces entretiens autour de son père. L'impression que Joseph m'a laissée à l'issue de ces entretiens relève d'une problématique autour de la mort du père. L'idéalisation de ce père décédé depuis si longtemps marque le discours de Joseph de manière significative. Je crois qu'il y a un parallèle à faire entre d'un côté les centres d'intérêt de son père tels qu'il les a énoncés lors du deuxième entretien dans la salle à manger et les désirs propres de Joseph comme travailler dans le bâtiment et apprendre à conduire. Ce serait en somme une manière de faire comme son père.

À la fin des entretiens de la salle à manger, Joseph dit qu'il reviendra me voir bientôt. Nous ne posons pas de date pour le prochain entretien.

2.3.2 « Ma mère »

Après les entretiens dans la salle à manger, je passe quatre semaines sans voir Joseph en face à face. Ce n'est qu'un matin qu'il me demande si je souhaite l'accompagner au marché. J'accepte et nous nous rejoignons dehors une demi-heure plus tard. Joseph a l'habitude d'aller à ce marché le lundi matin : il y va le plus souvent seul. Nous nous mettons en chemin, il y a seulement quelques minutes de marche. Nous y sommes allés trois fois ensemble dans les mêmes circonstances trois semaines d'affilée.

Sur la route, Joseph me parle cette fois de sa mère. Il me dit qu'elle est décédée il y a une dizaine d'années. Il ajoute également que c'est elle qui s'est occupée de lui jusqu'à ce qu'elle décède et qu'aujourd'hui, c'est sa sœur qui fait office de tutelle. Nous faisons le tour de la place où se situe le marché. Joseph me reparle de ses parents, les souvenirs d'enfance heureux qu'il évoque sont toujours en lien avec le père ou l'un de ses oncles. Il parle des sorties, des vacances, des tours à mobylette. En revanche, en ce qui concerne sa mère, il ne présente aucun affect quand il en parle. Il dit par exemple : « j'ai vécu chez ma mère jusqu'en 2000, elle était malade et après je suis parti », « elle est morte il y a dix ans maintenant » sur un ton monocorde comparé aux évocations du père. Il y a vraiment un décalage affectif dans le discours concernant la figure paternelle et maternelle.

La seconde fois que j'accompagne Joseph au marché, il évoque de nouveau sa mère. Le ton de son discours me semble toujours sans affect. Il dit qu'elle s'occupait de lui quand il n'allait pas bien : « J'ai quitté la maison plusieurs fois pour me sortir de là mais à chaque fois je revenais. J'ai fait des petits boulots, essayer de reprendre des formations pour devenir, tu sais... pour travailler quoi, mais ça n'a jamais marché. Je revenais toujours chez ma mère au final. » Puis soudain, il dit : « Je ne le lui en veux pas à mère ». Sur le moment, je ne comprends pas pourquoi Joseph dit ça. En effet, juste avant cela, il me fait comprendre qu'il a presque toujours vécu chez sa mère, qu'elle semble avoir été un refuge pour lui tout au long de sa vie et d'un seul coup son discours change comme si sa mère avait été complice de son destin. Je manifeste mon étonnement à Joseph. Il hausse les épaules et continue de marcher. Il reste silencieux un moment et finit par dire « Tout ça c'est du passé de toute façon, j'ai fini de te parler pour aujourd'hui. ». Nous rentrons ensuite au foyer de vie.

La semaine d'après, j'accompagne de nouveau Joseph au marché pour la dernière fois. Il paraît de bonne humeur, chantonne sur la route et me raconte des plaisanteries. Une fois au marché, il regarde en détail les établis des vendeurs de vêtements : « Je cherche un manteau pour Léni. » Il continue de chercher, en oubliant presque ma présence. Puis il revient vers moi au bout de cinq minutes en me montrant un manteau de loin : « Tu penses que ça lui plairait ? » Je lui réponds que je ne sais pas. Il me dit ensuite que de toute façon, il n'a pas les moyens financiers pour un tel achat. Nous rentrons peu de temps après.

Durant ces entretiens au marché, Joseph m'a beaucoup parlé de sa mère. J'ai pu cependant remarquer un contraste entre le fait qu'il ait été manifestement dépendant de sa mère presque toute sa vie (puisqu'à chaque tentative d'émancipation, il revenait systématiquement vivre avec elle) et le fait qu'il ne fasse preuve d'aucun affect dans son discours concernant sa mère. C'est comme si elle ne comptait pas de manière affective pour Joseph.

2.4 L'expérience du non-dit

Je revois Joseph dans les couloirs du foyer de vie deux semaines après le dernier entretien du marché, il me demande si j'ai du temps pour parler, je lui réponds que oui. Joseph m'invite alors à l'accompagner dehors pour fumer sa cigarette. Nous marchons quelques minutes autour du petit parc du foyer avant de nous asseoir sur un banc. Joseph me parle alors spontanément de son enfance en évoquant en premier lieu le décès de son père : « je me souviens du cercueil, j'étais derrière, on a marché un peu mais je ne voyais rien derrière ». Il semble ému après ces paroles, puis il reprend : « tu sais quand on est petit, on ne comprend pas tout ». Ses paroles me donnent l'impression d'une expérience d'incompréhension comme si Joseph n'avait jamais pu comprendre ce qui s'était passé durant cet épisode de sa vie lorsqu'il avait onze ans. Il me parle ensuite de la maladie de son père (une leucémie) : « c'est une maladie du sang, une vraie saloperie ». Je lui demande alors si on lui avait dit que son père était malade. Il me répond qu'il ne sait plus, puis finalement : « c'est arrivé vite ». Juste après cette dernière phrase, il change brutalement de sujet pour évoquer sa première dépression et hospitalisation quand il avait vingt et un ans. Il me dit à ce propos : « j'habitais chez ma mère à l'époque, il paraît que je parlais tout seul et à voix haute !

Les voisins, ils avaient peur ». Je lui demande comment a réagi sa mère à cela, il me répond : « elle m'a dit : « maintenant, t'arrêtes tes conneries à parler tout seul sinon, j'appelle l'hôpital et ils vont t'emmenner ». Face à cette menace, Joseph me raconte qu'il a haussé le ton et s'est disputé avec sa mère. Puis, un peu plus tard ce jour-là : « les mecs de l'hôpital sont venus et m'ont dit : « Monsieur Joseph, vous venez avec nous, on vous emmène ». Il me dit ensuite qu'il est resté six mois à l'hôpital. Il s'arrête alors de parler pendant quelques minutes. Selon le dossier de Joseph, c'est à ce moment que les psychiatres lui diagnostiquent sa pathologie : une schizophrénie. Il reprend la parole en disant : « je suis retourné dans une école de menuiserie je sais plus où, loin de chez ma mère » ; « je suis revenu chez elle quand même quelques semaines après, ça m'ennuyait là-bas. C'était loin et j'étais tout seul et je connaissais personne » ; « elle était pas contente ma mère quand je suis rentré, faut croire qu'elle voulait rester seule. Ça me fait penser à mon beau-frère qui me dit tout le temps que je suis une charge pour la famille ». J'essaie de connaître davantage son histoire en l'encourageant à continuer son récit. Cependant, il souhaite s'arrêter à ce point pour aujourd'hui. Il conclut l'entretien en disant : « C'est pas facile tout ça, ça m'a fait du bien de parler avec toi ».

À l'issue de cette rencontre, je reste confus suite à la révélation de Joseph sur ces éléments de vie. Je comprends peu de choses dans tout ce qu'il m'a dit. Les deux moments de sa vie qu'il m'a racontés (le décès du père et sa première hospitalisation) sont sans doute en rapport. Le lien que l'on pourrait faire entre ces deux éléments est, me semble-t-il, une expérience du non-dit. J'ai cependant ressenti de la confusion à la fin de cet entretien car Joseph est lui-même confus à propos de sa propre histoire. En ce qui concerne le décès du père, c'est comme si personne ne l'avait préparé à cet événement.

C'est le dernier entretien que j'ai eu avec Joseph en tant que tel. Nous nous sommes recroisés au sein du foyer à plusieurs reprises. Lors de ces courts échanges, Joseph remarque le temps particulièrement ensoleillé par la fenêtre et me dit : « ça me rappelle les beaux jours que je passais avec mon père et mon oncle. J'ai pas accepté la mort. C'est dur mais j'ai pas accepté leurs morts ». Il se met ensuite à rire puis rejoint sa table pour le déjeuner.

2.5 Une famille sans parole

Ce qui va suivre ne relève pas d'un entretien avec Joseph mais d'une discussion avec les AMP (aides médico-psychologiques) de la maisonnée. Même si Joseph dit seulement voir sa sœur tutrice (nous l'appellerons Mme K.) de manière régulière, il lui arrive cependant de rendre visite à son frère (nous le nommerons M. K.). Lors de ces rares rencontres (moins d'une fois par an), Joseph est accompagné par un encadrant de la maisonnée. Joseph ne m'a jamais lui-même parlé de cela. L'équipe me raconte que lors de ces visites, Joseph et son frère ne communiquent pas entre eux, ils sont simplement assis l'un à côté de l'autre. En revanche, M. K. parle beaucoup à l'accompagnateur du foyer. M. K. exprime ses regrets concernant le destin de Joseph. Selon lui, c'est de sa faute si Joseph a été à l'hôpital psychiatrique et qu'il n'aurait jamais dû le laisser seul avec sa mère. M. K. dit que lui-même a beaucoup souffert du décès du père. Cet événement a « brisé la famille » selon ses dires. En effet, c'est à ce moment que j'apprends que seul Joseph est resté avec sa mère suite à la mort du père. Son frère et ses sœurs étaient alors soit en âge de travailler, soit en apprentissage : ils sont partis chacun de leur côté. Les AMP me signalent également que Mme K. (tutrice et sœur de Joseph) exprime les mêmes propos quant à la situation actuelle de Joseph. Selon cette dernière, elle aurait « abandonné » Joseph après le décès du père. Il semblerait que M. et Mme K. portent une culpabilité, ou tout du moins une responsabilité, concernant l'histoire de vie de Joseph. Nous pouvons également retenir que le décès du père a vraisemblablement eu un effet catastrophique pour cette famille puisqu'elle s'est dispersée suite à cet événement, qui aujourd'hui encore reste douloureux.

Concernant ces informations, il est intéressant de noter la dynamique relationnelle entre Joseph et son frère. En effet, ils ne se voient que très peu (moins d'une fois par an) et ne se parlent pas quand c'est le cas. Il semble que la parole n'ait pas sa place dans cette relation fraternelle. Cela peut faire écho à ce qui a été décrit précédemment sur l'expérience du non-dit. Cela m'a laissé l'impression d'une famille sans parole. J'ignore cependant si Joseph et Mme K. entretiennent une relation semblable. Mme K. est la tutrice de Joseph et à ce titre, on peut supposer qu'ils communiquent davantage et sont en relation régulièrement.

2.6 Joseph et la relation duelle

En parallèle de Joseph, je suivais également d'autres résidents en entretiens cliniques. Si Joseph me voyait accompagner une personne dans le bureau, il venait systématiquement me voir et accaparait alors toute mon attention avec une multitude de questions : « Comment vas-tu ? », « T'as fait quoi de beau ce week-end ? », « il paraît que tu vas à l'école, c'est comment là-bas ? ». Il ne tenait ce discours que lorsque j'allais être dans une relation duelle avec quelqu'un d'autre que lui. Joseph essayait alors de maintenir la conversation aussi longtemps que possible, je lui expliquais cependant que je lui accorderai un temps dans la journée mais que pour le moment je devais rencontrer un autre résident. Il acceptait et partait. Quand je revenais à lui plus tard dans la journée, il refusait cependant que l'on se voie. Joseph reproduisait également ce comportement pour mobiliser mon attention à son égard lorsque je discutais avec un autre résident dans la salle à manger (en dehors d'une situation d'entretien). Joseph approchait alors en me demandant comment j'allais puis il intimidait le résident avec lequel je parlais : « Tu vois pas que tu déranges le monsieur (en parlant de moi) », « va donc voir ailleurs si j'y suis ». Il semble que Joseph ait du mal à accepter que je puisse rencontrer d'autres résidents que lui. Il semble difficile pour Joseph de laisser de la place au tiers dans notre relation.

2.7 La question du paradoxe

Je crois que la question du paradoxe est au centre de la problématique de Joseph et elle suit en filigrane les rencontres évoquées ci-dessus. De manière précise, nous avons remarqué que Joseph manifestait des envies personnelles auxquelles il ne donnait jamais suite. Il souhaite reprendre des formations, c'est un sujet qui revient souvent. Même si cela paraît difficile, voire impossible pour de multiples raisons, dès lors que cela commence à devenir sérieux, c'est-à-dire à dépasser le statut de la parole, Joseph semble abandonner tout à coup ses projets jusqu'à une prochaine fois. Il semble exister un paradoxe entre désir d'agir et inaction. De plus, lors de mes derniers jours de stage en foyer, Léni a été hospitalisée. C'était peu de temps après l'entretien sur « l'expérience du non-dit ». En croisant Joseph au sein de l'institution, je lui demande des nouvelles de Léni, il me répond alors : « Je suis un peu inquiet mais ça va mieux pour elle, j'avoue me sentir seul ici sans elle, mais bon c'est comme ça. » Il se met à rire juste après cela

alors que son visage semble exprimer l'inquiétude. Je suis surpris par ce rire qui semble tout aussi sincère que son inquiétude. Il me demande ensuite ce que je pense de l'hospitalisation de Léni. Ayant peu de détails et n'étant pas médecin, je lui dis alors que je n'en sais pas plus que lui. Il continue toujours de rire, et puis repart. Durant ce bref échange, on peut remarquer un décalage, Joseph s'inquiète réellement pour Léni et pourtant c'est comme s'il ne pouvait s'empêcher de rire. Encore une fois, il me semble que cela relève aussi d'un paradoxe que Joseph peut parfois mettre en avant.

J'ai parlé au cours de la première partie du *sentiment d'inquiétante étrangeté* (Freud, 1919) que j'ai ressenti lors de ma première rencontre avec Joseph. Ce sentiment m'a suivi lors de toutes mes rencontres avec Joseph, cependant, il n'était pas aussi présent que lors de la première fois. J'ai, à chaque fois, ressenti un décalage lors des entretiens avec Joseph. Cela pouvait se manifester avec la différence de ton dans le discours qu'il tenait à propos de son père et de sa mère. Je l'ai également ressenti lorsqu'il a parlé de sa première hospitalisation, ce sont des souvenirs qui peuvent paraître terribles à évoquer en parole et pourtant Joseph a fait preuve d'un calme plat. De plus, de manière moins visible, j'ai toujours ressenti une sensation de malaise lors de mes entretiens avec Joseph, cependant, c'est quelque chose que je ne peux pas expliquer. J'avais à chaque fois l'impression que quelque chose m'échappait, que je n'arriverai pas à comprendre l'histoire de Joseph. Je ressentais en permanence de la confusion. C'est d'ailleurs sans doute cela qui m'a amené à nommer Joseph d'après le roman de Kafka. Le parallèle que j'établis entre le Joseph réel et le fictif peut venir de ce paradoxe. Le personnage du livre est un homme qui rend confus le lecteur à chaque instant, aucune de ses décisions ne suit un raisonnement clair. De plus, il est mené en bateau du début à la fin du roman et emporte le lecteur avec lui. À la lecture du *Procès*, on ressent également un sentiment d'impuissance comme si Joseph K. ne pouvait rien changer à son destin, car depuis le début, la partie était jouée.

Cette réflexion sur la question du paradoxe m'est venue tard dans le suivi de Joseph car j'éprouvais de la difficulté à y mettre des mots. Je crois néanmoins que c'est essentiel de se rendre compte de cette question pour comprendre la lecture du cas de Joseph.

2.8 Problématique

Le suivi que j'ai eu avec Joseph met en valeur deux aspects dont je vais me servir pour énoncer la problématique. Le premier élément dont je souhaite discuter dans la dernière partie est la question de la mise en sens de l'histoire de vie de Joseph. Les sous-parties L'expérience du non-dit et Une famille sans parole mettent en avant une sorte de non-existence de la parole dans l'histoire de Joseph. Il semble avoir été un enfant puis un jeune homme auquel personne n'a expliqué les éléments à caractère traumatisant de sa vie, c'est-à-dire la maladie puis le décès de son père et sa « dépression ». Au travers des entretiens avec Joseph, je crois que ce dernier a voulu rendre compte de cela en cherchant à donner du sens à son histoire de vie. Le deuxième élément de la problématique serait la relation exclusive que Joseph a eue avec moi. On a pu voir que ma figure lui rappelait un oncle qu'il semble avoir aimé. De plus, Joseph semble rechercher une relation d'exclusivité, le tiers n'a pas sa place. Ainsi, j'ai rédigé la problématique de la manière suivante :

Comment Joseph cherche-t-il à mettre en sens son histoire au travers d'une relation exclusive ?

2.9 Synthèse

J'ai décrit les huit entretiens que j'ai eus avec Joseph. Ces entretiens ont eu lieu à la demande de Joseph et dans les endroits qu'il avait choisis. C'est lui, qui à chaque fois, venait me trouver pour commencer les entretiens. Joseph a construit ce suivi à son rythme. Nous n'avons jamais défini de date de rendez-vous ensemble. J'ai appelé le premier entretien « l'épreuve de confiance » car j'ai eu l'impression que Joseph m'a mis à l'épreuve afin de savoir si j'étais digne de sa confiance. Ce que je pense avoir réussi.

Trois autres entretiens se sont déroulés dans la salle à manger du foyer, Joseph a évoqué à plusieurs reprises la vie de son père et les bons souvenirs qu'ils ont pu partager tous les deux. Joseph semble être ému lorsqu'il parle de son père. Il m'a également fait part de ses envies, notamment de passer son permis et de reprendre une formation. Les trois entretiens suivants se sont déroulés au marché qui est à côté du foyer de vie. Joseph a évoqué sa mère durant ces rencontres. Dans son discours au sujet de sa mère, il semble présenter peu d'affect contrairement à la figure paternelle. Le dernier entretien avec Joseph s'est déroulé dans le parc de l'institution, il y a évoqué la maladie et le décès de son père de manière confuse. Il semble avoir été confronté à une expérience de non-dit. On ne lui aurait pas expliqué ce qui arrivait à son père. Durant cet entretien, Joseph parle aussi de sa première « dépression » et de son entrée à l'hôpital psychiatrique.

Le matériel clinique comprend également des éléments rassemblés en dehors des entretiens. Il s'agit d'une rencontre entre Joseph et son frère. Ils s'avèrent que les deux hommes ne communiquent pas entre eux. Dans une autre sous-partie, il a aussi été question de la relation exclusive que Joseph souhaite conserver avec moi. J'ai aussi mis en avant la question du paradoxe que j'ai ressenti durant l'ensemble du suivi avec Joseph.

À partir du matériel clinique présenté, j'ai énoncé la problématique suivante : **Comment Joseph cherche-t-il à mettre en sens son histoire au travers d'une relation exclusive ?**

3 Pistes de compréhension

3.1 Absence de sens et cadre familial

3.1.1 Le travail de l'origine

Avant de commencer cette discussion, je souhaiterais expliquer au lecteur dans quelle direction se dirige cette partie du mémoire. Pour la rédaction de cette partie, il m'a semblé évident de travailler la question de l'origine de Joseph, bien que celui-ci ne m'ait jamais transmis de détails précis de son enfance, excepté le moment du décès de son père ou quelques souvenirs heureux avec ce dernier. De mon point de vue, je ne pouvais pas faire une étude du cas de Joseph sans explorer cette question. Il est intéressant de se demander pourquoi cela ne pouvait se passer autrement. Je ne peux exprimer cela facilement. Cependant, c'est comme si, dans le suivi que j'ai eu avec Joseph, celui-ci m'avait confié la tâche d'explorer ses origines dans le but d'y ajouter du sens. Cela peut rejoindre le concept de fonction alpha développé par Bion (1962). En effet, Bion définit deux types d'éléments : les éléments-bêta et alpha. Ces éléments « sont produits à partir des impressions de l'expérience. » (p.25). Lors d'une expérience émotionnelle, le sujet convertit cette expérience brute d'éléments bêta en éléments-alpha par le biais de la fonction alpha du sujet ou de sa mère si celui-ci est encore un *infans*. Il est à noter que c'est la mère qui, la première, fait fonction alpha pour l'enfant. La fonction alpha permet une activité de penser. Bion définit ses éléments de la manière suivante : « Les éléments-bêta sont emmagasinés mais, à la différence des éléments-alpha, ce sont moins des souvenirs que des faits non digérés, alors que les éléments-alpha ont été digérés et par là même mis à la disposition de la pensée » (p.25).

On peut penser qu'en me transmettant son histoire de vie, Joseph a voulu rendre compte de ces éléments. Son expérience, marquée par l'absence de parole et sans doute de sens, n'a pu être convertie en éléments-alpha. Joseph m'a transmis les éléments-bêta de son expérience émotionnelle afin d'y trouver du sens. C'est sans doute pour cela que je me suis intéressé à la question des origines de Joseph.

3.1.2 L'expérience du non-dit comme manque à comprendre

Tout au long de la présentation du matériel clinique, une absence de parole dans l'histoire de Joseph a pu être remarquée. Ce que je vais mettre en avant dans cette partie, c'est le caractère désorganisateur de cette absence de parole pour le psychisme de Joseph. Il sera également question du cadre familial dans lequel a vécu Joseph durant son enfance et dans quelle mesure cela a été l'agent de l'absence de parole.

Le moment du décès du père de Joseph est significatif. Ce n'est pas un hasard si dans la présentation du matériel clinique j'ai appelé cela « l'expérience du non-dit ». Joseph m'a fait comprendre durant cet entretien qu'on ne l'avait pas préparé au décès de son père ni pendant, ni au cours de sa leucémie, ni après son enterrement. Claude Olievenstein (1987) nous fait remarquer que « la mort est ce qui dans le sens échappera toujours au sens » (p.62). De plus, cet auteur nous dit aussi « Ce qu'essaie de faire [...] le non-dit, c'est d'exprimer à soi-même l'inéluctable manque à comprendre, qui, une fois marqué, renvoie au manque archaïque et donc à l'initial de ce qui peut se comprendre » (p.61). Ce qu'Olievenstein nous transmet, c'est que le non-dit renvoie à un manque de sens fondamental. Cette expérience de non-dit a été particulièrement marquante pour Joseph car elle a lieu au moment où il perd son père, qui au travers du discours de Joseph conserve toujours le statut d'objet idéalisé.

On peut considérer le contexte de la première hospitalisation de Joseph comme une autre expérience de non-dit. Joseph dit : « il paraît que je parlais tout seul et à voix haute ». Cette phrase, et en particulier le mot « paraît » rend compte de cela dans la mesure où Joseph doit emprunter le discours d'un autre pour raconter ce passage de son histoire de vie. Cela revient à dire qu'il n'a pas pu comprendre ce qui s'est passé. Ces deux expériences de non-dit ne sont sans doute pas les seules dans l'histoire de vie de Joseph. On peut penser cela grâce à la partie « une famille sans parole » du matériel clinique. En effet, rappelons que lorsque Joseph rend visite à son frère, les deux ne communiquent pas. C'est comme si la parole n'existait pas entre eux. Il serait maintenant intéressant de comprendre comment cela est arrivé à Joseph.

3.1.3 Un cadre familial non-adapté

Selon le dossier de Joseph, les psychiatres ont diagnostiqué à ce dernier une schizophrénie. Joseph présenterait vraisemblablement une structure psychique de type psychotique. Il serait intéressant de s'interroger sur l'origine de la psychopathologie de Joseph. On peut sans doute supposer que cela remonte à la petite enfance de ce dernier. Des événements liés au cadre familial de Joseph ont pu désorganiser son psychisme de manière précoce. En effet, selon Winnicott (1969), « une mauvaise santé mentale de nature psychotique provient de retards et de distorsions, de régressions et de « cafouillages » au cours des premières étapes de la croissance de la structure « individu-environnement » » (p.197). Puis : « les fondements de la santé mentale sont établis par la mère dès la conception grâce aux soins courants qu'elle donne à son bébé parce qu'elle est particulièrement préoccupée par cette tâche » (p.197). Loin de moi l'idée d'accuser directement la mère de Joseph concernant le destin de celui-ci. Cependant, je ne crois pas que les circonstances de la vie de Joseph, en particulier le moment du décès de son père, ne peuvent expliquer à elles seules son parcours institutionnel et ses nombreuses hospitalisations en psychiatrie adulte.

Je m'appuierais encore sur Winnicott (1996) et son concept de *mère ordinaire normalement dévouée* et de *préoccupation maternelle primaire* : « Nous trouvons chez la mère un état très spécifique, une condition psychologique qui mérite un nom tel que préoccupation maternelle primaire » (p.39-40) et cela « permet de s'adapter aux tout premiers besoins du petit enfant avec délicatesse et sensibilité » (p.41). Il est également à noter que pour Winnicott, cette préoccupation maternelle permet le développement affectif de l'enfant : « la mère qui a atteint cet état [...] fournit un cadre dans lequel la constitution de l'enfant pourra commencer à se manifester, ses tendances au développement à se déployer, et où lui l'enfant, pourra ressentir le mouvement spontané et vivre en propre des sensations particulières à cette période primitive de sa vie » (p.44). Quand la *préoccupation maternelle primaire* fait défaut, lorsque le principe de *mère ordinaire normalement dévouée* est défaillant, alors apparaissent « certains troubles du comportement » (p.62). Toujours selon Winnicott : « nous devons chercher une explication étiologique parce que c'est l'unique façon de reconnaître la valeur positive de la fonction de la « mère ordinaire normalement dévouée » » (p.62). En somme, une défaillance précoce de l'environnement de l'enfant peut entraîner des problèmes d'ordre psychique lors de son

développement. Cela peut se retrouver dans l'histoire de vie et la clinique de Joseph. En effet, ce dernier ne présente pas d'affect lorsqu'il évoque sa mère. De plus, le contenu des entretiens cliniques, en particulier ceux du marché, nous montrent que Joseph avait le sentiment d'être une charge pour sa famille et pour sa mère. C'est comme si on ne voulait pas de Joseph. C'est comme si on n'avait jamais voulu de Joseph. C'est en tout cas ce que j'ai ressenti durant les entretiens avec lui et à ce titre, je me suis interrogé sur ses origines. Nous allons maintenant nous intéresser aux origines du manque à comprendre de Joseph dans son histoire.

3.1.4 Aux origines du manque à comprendre dans l'histoire de Joseph

Le destin de Joseph est marqué par une absence de parole qui induit un manque à comprendre dans son histoire. Nous avons précédemment pu mettre en évidence que Joseph était considéré selon son cadre familial comme quelqu'un à qui on ne disait pas les choses. À ce propos, Aulagnier (1975) nous en apprend davantage : « c'est le premier facteur qui peut induire le destin schizophrénique, celui dont la naissance aurait dû normalement témoigner de la réalisation d'un vœu ne rencontre aucun souhait le concernant en tant qu'être singulier » (p.234). On ne parle pas à Joseph, on ne lui fait pas part de la maladie de son père, on ne lui explique vraisemblablement pas sa première hospitalisation. Quand Joseph rend visite à son frère, ce dernier ne lui parle pas. On ne manifeste pas de désir envers Joseph, on n'en a sans doute jamais manifesté. C'est à croire que Joseph ne peut exister en tant que tel.

Aulagnier (1975) nous en apprend davantage à ce propos : « ce qui est désiré [par la mère], c'est la non-modification de l'action »(p.152). C'est ce qu'Aulagnier appelle également le « risque d'excès » dans l'interprétation que donne la mère au monde à son *infans*. Cela aura pour effet de « réussir à faire que cette activité de penser, présente ou future, soit conforme au moule préétabli et imposé par la mère, cette activité [...] devra devenir soumise à un pouvoir-savoir maternel » (p.154-155). Joseph éprouve des difficultés à penser par lui-même. Nous avons pu remarquer qu'il emprunte le discours d'un autre à certains moments de son histoire de vie. Par exemple, lorsqu'il est hospitalisé pour la première fois il dit : « il paraît que je parlais tout seul ». De plus, à chaque tentative d'émancipation, Joseph est toujours revenu chez sa mère. Après le décès de sa mère, Joseph rejoint le foyer de vie selon le souhait de sa mère. C'est comme s'il

n'avait pu gagner son autonomie d'agir et de penser. Il n'a pas pu ainsi mettre du sens sur le manque à comprendre des éléments marquants de son histoire.

Il est également intéressant de noter la différence de tonalité dans le discours de Joseph concernant ses figures parentales. L'absence d'affect dans sa parole à propos de sa mère contraste avec son père idéalisé. C'est comme si Joseph reprochait à sa mère le manque à comprendre de son histoire et de son destin. Si le père de Joseph avait vécu plus longtemps, peut-être aurait-il permis à son fils de développer son autonomie psychique. Il faut souligner qu'avant le décès de son père, Joseph n'a vraisemblablement pas présenté de troubles du comportement, ce n'est qu'après qu'il va commencer à se détacher de l'école et à s'isoler.

Nous avons étudié la question des origines de Joseph et le manque à comprendre dans son histoire de vie. Ces aspects de la clinique de Joseph ont été difficiles à mettre en évidence tant par leur discrétion lors du suivi avec Joseph que par le sens à y trouver. Cependant, je me devais de faire ce travail. Je ne pouvais pas penser le cas de Joseph sans travailler sur ce qui lui avait manqué. Nous allons maintenant étudier la manière dont ce dernier a fonctionné durant notre rencontre et de comment il a pu mettre en jeu des processus psychiques propres à sa problématique sur le devant de la scène relationnelle.

3.2 Joseph et la relation duelle

3.2.1 La question du cadre et de l'exclusivité

Le cadre des entretiens avec Joseph est une question importante, la relation d'exclusivité qu'il a entretenue avec moi est aussi essentielle pour la compréhension du cas. Par exclusivité, j'entends par là la difficulté pour Joseph de me laisser voir d'autres résidents que lui. En effet, le matériel clinique met en évidence cela lorsque par exemple je m'entretenais avec un autre résident : Joseph venait perturber cette autre relation de manière récurrente. Rappelons également que Joseph peut souvent faire preuve d'agressivité envers les autres résidents du foyer de manière verbale ou physique. Je tâcherai d'expliquer, dans cette sous-partie, la particularité du cadre du suivi avec Joseph et sa relation exclusive avec moi.

Pour cela, je m'appuierai sur Klein (1952) et son concept de *position schizo-paranoïde*. Segal (1964) explique à partir de la théorie kleinienne qu'il existe dès le début de la vie un moi immature avec « la capacité d'éprouver de l'angoisse, d'employer des mécanismes de défense et d'établir des relations d'objet » (p.30). Toujours d'après Segal, les caractéristiques de ce moi immature sont que « l'angoisse dominante provient de la crainte que l'objet ou les objets persécuteurs ne pénètrent dans le moi écrasant et anéantissant l'objet idéal et le soi. Ces caractéristiques de l'angoisse et des relations d'objet se manifestant pendant cette phase du développement ont conduit Mélanie Klein à l'appeler position schizo-paranoïde » (p.31). Klein (1952) pense que l'échec de l'élaboration de la position schizo-paranoïde « peut conduire à un renforcement régressif des craintes de persécution et réaffirmer les points de fixation pouvant amener des psychoses graves (je pense au groupe des schizophrénies) » (p.276). Je m'aiderai de cette affirmation afin de montrer que Joseph met en évidence des mécanismes de défense propres à la position schizo-paranoïde dans le cadre de nos rencontres et dans la relation exclusive.

Selon Klein (1952), un mécanisme propre à la position schizo-paranoïde est l'identification projective. Elle permet de projeter « plusieurs parties du soi [...] dans divers buts : les parties mauvaises, pour l'en débarrasser et aussi pour attaquer ou détruire l'objet ; les parties bonnes peuvent être projetées pour éviter la séparation ou pour être tenues à l'abri des mauvaises choses internes » (Segal, 1964, p. 33). L'identification projective va opérer différemment en dehors du développement normal d'un individu (nous savons que c'était le cas pour Joseph au cours de la sous-partie précédente). En effet : « la partie projetée éclate et se désintègre en des fragments menus, qui sont projetés sur l'objet, le désintégrant à son tour en des fractions minuscules » (*Ibid*, p. 67). Cela rend difficile pour le sujet de créer du lien avec les objets. Toujours selon Segal : « les liens entre d'autres objets deviennent à leur tour des cibles d'effroyables agressions envieuses » (p.69) car le sujet est incapable de faire du lien lui-même.

On peut relier cela à la clinique de Joseph. En effet, ce dernier a des difficultés pour créer du lien avec les autres. Ces relations d'objet sont clivées. Il y a pour Joseph d'un côté, les « bons objets » - son père, Léni, la psychologue et moi, une bonne partie du personnel soignant - et de l'autre côté, il y a les « mauvais objets » - les résidents du foyer et quelques soignants. Klein (1952) évoque les relations d'objet dans la position schizo-paranoïde. Selon elle, « l'objet représente surtout une partie du sujet » (p.287). Il existe également une « nécessité de contrôler

les parties du sujet. Quand ces parties ont été projetées avec excès dans une autre personne, elles ne peuvent être contrôlées qu'en contrôlant celle-ci » (p.287). D'une certaine manière, la relation aux autres de Joseph rend compte de ce contrôle. En effet, Joseph cherche à mettre à l'écart ses « mauvais objets » avec ses « mauvaises parties » projetées : il s'agit des résidents. Il fait preuve d'agressivité envers eux, il est toujours dans une relation conflictuelle (seule Léni y échappe). De même avec un soignant de la maisonnée de Joseph. Ce dernier le met toujours à distance et se méfie de lui. Je pense que je représente un bon objet pour Joseph. Il cherche aussi à me contrôler en ne me permettant pas de voir d'autres résidents. Pour Joseph, il faut que ses bons objets aient une relation exclusive avec lui, il faut que ses bonnes parties ne rencontrent pas les mauvaises parties projetées. Cela lui permet de garder un contrôle relatif sur ses relations d'objet. De plus, il met à l'écart les objets persécuteurs protégeant ainsi ses bons objets et son moi de « l'anéantissement ».

Ce jeu de relation est utile à Joseph dans la mesure où cela le maintient dans un état psychique hors de l'effondrement. La proximité du cadre qu'a choisi Joseph lors de nos entretiens renvoie aussi à ses relations d'objet. Le cadre de proximité lui permet à la fois de continuer de garder le contrôle sur ses objets, et à rester dans une zone de confort, dans un environnement qu'il connaît et qu'il maîtrise.

3.2.2 Les paradoxes de Joseph

Le matériel clinique de Joseph permet de relever certains paradoxes. Nous avons vu que, par exemple, Joseph fait souvent part de projets d'autonomie et de formations pour les abandonner peu de temps après, ou qu'il rit alors tout en m'expliquant que Léni vient d'être hospitalisée. Je pense que la question du paradoxe chez Joseph rend compte de quelque chose propre à sa relation aux autres. Définissons d'abord le paradoxe pour davantage de clarté. Selon Racamier (1980), il s'agit « d'une formation psychique liant indissociablement entre elles et renvoyant l'une à l'autre deux propositions, ou injonctions, inconciliables et non opposables » (p.145). Il énonce également que le paradoxe serait une « défense » et qu'on peut « considérer les paradoxes comme des atteintes qui furent portées au sujet dans son enfance et qu'il revit dans le transfert » (p.147). Racamier va même jusqu'à dire que le paradoxe est une « disqualification » du

discours : « le contraire de toute reconnaissance narcissique de l'activité de propre du moi » (p.149). Cela rejoint ce que nous avons étudié lors de la précédente sous-partie lorsque nous avons vu de quelle manière la mère peut mettre en échec l'activité de penser propre de l'enfant.

Certains événements de l'histoire de Joseph ont pu avoir cet effet disqualifiant. Je pense notamment au décès de son père. On peut l'expliquer selon un paradoxe car, d'un côté, Joseph perd une figure parentale idéalisée de manière brusque et de l'autre côté, l'entourage montre une absence de discours autour de ce décès. On disqualifie le vécu de Joseph en n'y mettant pas de sens. Joseph utilise lui-même les paradoxes : puisque son discours et son vécu ont été en partie disqualifiés, il faut que ceux des autres le soient aussi. De plus, l'activité de penser « deviendra en soi conflictuel » (Racamier, 1980, p. 149.). Cela explique sans doute le fait que j'ai été confus tout au long du suivi avec Joseph. Ma pensée était perturbée par ses paradoxes. Pour rendre compte du manque à comprendre, il fallait que Joseph me transmette sa confusion au travers des paradoxes de son discours et de son comportement.

Je souhaiterais revenir sur la relation duelle lors des entretiens avec Joseph. Même si le suivi n'a duré que le temps de huit entretiens cliniques, le vécu n'en demeure pas moins riche. Je souhaiterais attirer l'attention du lecteur sur la particularité émotionnelle du suivi avec Joseph. J'ai tour à tour ressenti de la joie et du désespoir lors des entretiens avec lui. C'est ce que me renvoyait Joseph. Ces sentiments pour le moins opposés apparaissaient au fil des entretiens selon les thèmes abordés. Par exemple, je ressentais un profond désespoir lorsque Joseph me parlait de sa mère, et au contraire, les souvenirs qu'il évoquait de son père me donnaient de l'espoir pour Joseph. Searles (1979) nous renseigne sur cette particularité dans la relation thérapeutique : « les deux participants [lors d'un entretien] réagissent presque constamment l'un à l'autre, que ce soit verbalement et avec des sentiments qui changent très rapidement [...] dans un mélange extraordinaire d'émotions » (p.23). Cela décrit bien ce que j'ai ressenti durant les entretiens. Cependant, il est à noter que je ressentais aussi de la confusion au travers d'un *sentiment d'inquiétante étrangeté* (Freud, 1919). Nous avons vu que les paradoxes de Joseph pouvaient rendre compte d'une telle confusion. Il existe aussi selon Searles (1965) un procédé par lequel cette confusion peut apparaître au cours des entretiens cliniques. Searles le définit comme un *effort pour rendre l'autre fou* : il s'agit selon ce dernier que « l'instauration de toute interaction interpersonnelle qui tend à favoriser un conflit affectif chez l'autre – qui tend à faire agir les unes

contre les autres différentes aires de sa personnalité – tend à le rendre fou » (p. 255). Je crois que Joseph au travers de son discours et de son environnement fait preuve de cet *effort* à plusieurs reprises. Plusieurs exemples illustrent cela. Souvenons-nous du premier entretien avec Joseph. Il me présente sa chambre et son matériel : j'essaie de me concentrer pour suivre son discours malgré les quatre horloges et réveils dont les tic-tac résonnent fortement dans cette petite pièce. De plus, Joseph semble totalement ignorer ces bruits, comme si cela n'avait pas d'importance. L'exemple le plus marquant de cet *effort pour rendre l'autre fou* (pour me rendre fou en l'occurrence) de la part de Joseph reste le moment où il me dit avec inquiétude que Léni est hospitalisée tout en riant à gorge déployée comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Toujours selon Searles (1965), cet *effort* « tend à saper la confiance de l'autre dans la fiabilité de ses propres réactions affectives et de sa propre perception de la réalité extérieure » (p.262). C'est sans doute pour cette raison si dans cette relation j'ai fait face à une myriade de sentiments contraires, ne sachant jamais ce que je devais vraiment ressentir. Joseph a utilisé cet *effort pour rendre l'autre fou*, de manière inconsciente. D'une certaine manière, cette question rejoint celle des paradoxes de Joseph puisqu'il s'agit de faire naître chez l'autre des sentiments opposés, cet *effort* représente aussi un moyen pour générer chez l'autre un conflit dans sa pensée.

Nous avons étudié la question de la relation duelle entre Joseph et moi au travers de la relation exclusive et de ses paradoxes. Mon but était de rendre compte des caractéristiques de la relation avec Joseph et en quoi cela a marqué notre rencontre au sein du foyer.

3.2.3 Synthèse

Cette partie a pour but de mettre la clinique de Joseph en lien avec la théorie, et grâce à cela, apporter des éléments de réponse à la problématique du cas. Ce travail s'est articulé selon deux axes.

Le premier axe met en avant l'absence de sens et le cadre familial dans l'histoire de Joseph. En premier lieu, il a été question d'une réflexion puis d'un travail sur les origines de Joseph que j'ai effectué à partir du matériel clinique. J'ai ainsi pu montrer en quoi l'absence de parole dans l'entourage familial avait pu générer un manque à comprendre pour Joseph dans son histoire de vie. Je me suis appuyé sur différents auteurs tels que Bion, Winnicott ou encore Aulagnier.

Le second axe reprend des éléments de la relation de Joseph aux autres. Il est notamment question de la proximité du cadre imposé par Joseph et la relation exclusive qu'il a eu avec moi lors des entretiens. Je mets aussi en avant les paradoxes de Joseph dans son discours et son comportement. Enfin, il est évoqué des aspects relationnels, en particulier contre-transférentiels, mis en évidence lors des entretiens. Des auteurs tels que Klein, Racamier ou Searles ont été utiles pour la rédaction de cette partie.

Conclusion

Ce mémoire a voulu rendre compte de l'histoire de Joseph, un homme de cinquante-huit ans que j'ai rencontré durant mon stage en foyer d'accueil occupationnel. Joseph a eu un long parcours institutionnel : sept hospitalisations en psychiatrie adulte, un séjour en maison associative puis le foyer d'accueil occupationnel. Au cours de ces hospitalisations, les psychiatres ont diagnostiqué Joseph comme schizophrène. Durant le suivi et les huit entretiens que j'ai eus avec Joseph, ce dernier m'a confié son histoire de vie au travers de ses figures parentales et d'une expérience de non-dit. Le matériel clinique rassemblé lors du suivi avec Joseph met en évidence une absence de parole dans l'environnement familial. La compréhension du cas clinique s'est articulée selon deux axes. Le premier est à propos de l'absence de sens et le cadre familial dans l'histoire de Joseph. Il est aussi question des origines de Joseph et en quoi j'ai été le porteur du travail sur ses origines. Le deuxième axe reprend la relation exclusive qui s'est développée au cours des entretiens et de quelle manière cela a marqué la rencontre.

Cette rencontre avec Joseph a été particulièrement enrichissante. C'est une des raisons pour lesquelles je l'ai choisie pour écrire ce mémoire. Je dois avouer que j'étais extrêmement troublé à la fin de ce suivi. Ce qu'avait déposé Joseph chez moi renvoyait à un sentiment de confusion. Je crois qu'au travers de ce sentiment, je ressentais le manque à comprendre de son histoire de vie. En me confiant son histoire de cette manière, Joseph a su me faire éprouver ce que lui-même pouvait ressentir. Au cours de cette rencontre, il m'a rendu témoin de son histoire.

Pour conclure ce mémoire, on pourrait élargir le champ potentiel de ce travail avec la question du père dans l'histoire de Joseph. J'ai choisi une autre voie pour la rédaction des éléments de compréhension mais il aurait été intéressant d'étudier cette piste clinique plus en détail.

Bibliographie

Aulagnier, P. (1975), *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF.

Bion, W. R. (1962), *Aux sources de l'expérience*, tr. fr. Paris, PUF, 1979.

Freud, S. (1919), « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, pp. 211-263, tr. fr. Paris, Folio, 1985.

Klein, M. et al. (1952), *Développements de la psychanalyse*, tr. fr. Paris, PUF, 1966.

Olievenstein, C. (1987), *Le Non-dit des émotions*, Paris, Odile Jacob.

Racamier, P. C. (1980), *Les schizophrènes*, Paris, Payot.

Searles, H (1965), *L'effort pour rendre l'autre fou*, tr. fr. Paris, Gallimard, 1977.

Searles, H. (1979), *Le contre-transfert*, tr. fr. Paris, Gallimard, 1981.

Segal, H. (1964) *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*, tr. fr. Paris, PUF, 1969.

Winnicott, D. W. (1958), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, tr. fr. Paris, Payot, 1969.

Winnicott, D. W. (1996), *La mère suffisamment bonne*, tr. fr. Paris, Payot, 1997.